

Le centenaire d'Alexandre Herzen

Autor(en): **Maurer, A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **10 (1912)**

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-750672>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE CENTENAIRE D'ALEXANDRE HERZEN

(NÉ LE 6 AVRIL 1812)

On vient de célébrer à Nice, en Russie, et dans tous les pays où il y a une colonie russe, le centenaire de Herzen. On reconnaît en lui un des plus éminents publicistes du dix-neuvième siècle, un apôtre qui a prodigué son talent, sa fortune et sa santé pour lutter contre les façons de voir surannées, les habitudes de mensonge, de despotisme et de servilité qui régnaient dans la Russie de Nicolas I^{er}, et pour insuffler à sa patrie longtemps engourdie un esprit de liberté qui, à partir de lui, ne s'y est plus assoupi.

En étudiant les annales de l'Europe occidentale, Herzen constatait que, même dans les plus mauvais moments, on y rencontrait un certain respect de l'individu, que Spinoza n'avait pas été déporté, que Lessing n'avait été ni fouetté ni fourré dans une compagnie de discipline, que les audaces de Goethe et de Schiller n'avaient pas attiré sur eux les foudres de la peine capitale, qu'on n'y avait jamais considéré comme criminel celui qui ne vit pas dans son pays, ni comme traître celui qui va en Amérique.

Rien de semblable en Russie. Herzen y voyait l'individu toujours écrasé, la parole libre prise pour une insolence, l'indépendance pour une rébellion, l'homme absorbé dans l'Etat ou dissout dans la commune. Les nobles révoltés de 1825, qui avaient voulu doter la Russie d'une constitution, avaient été livrés au bourreau ou exilés en Sibérie. Lui-même, pour avoir assisté à un banquet d'étudiants où l'un de ses camarades avait chanté des vers révolutionnaires, fut arrêté, traîné d'un interrogatoire à l'autre et condamné, après une prison préventive de neuf mois, à être déporté dans une petite ville perdue du nord, où il devait travailler dans la chancellerie du gouverneur sous la surveillance de scribes ivrognes, grossiers et malpropres. Dès son entrée dans la triste ville de Viatka, il fut troublé par une histoire colportée par la rumeur publique. Le gouverneur dont dépendait son sort, ancien acrobate promu par une faveur inexplicable

au grade de satrape à peu près irresponsable, venait de faire enfermer dans une maison de fous un honorable fonctionnaire parfaitement sain d'esprit, mais qui avait voulu soustraire sa sœur aux caprices libidineux du gouverneur. Herzen, transféré au bout de quatre ans d'abord à Vladimir, ensuite à Pétersbourg, voyait déjà s'adoucir son sort, lorsque un propos rapporté à la police secrète lui attira un nouvel exil dont il ne fut relevé que par l'intercession de l'Impératrice qui, sollicitée par la famille du condamné, obtint sa grâce et la permission de rentrer à Moscou.

C'était en 1842; Herzen venait de doubler le cap de la trentaine. La vie russe avait fait de lui un révolté. Fils unique mais illégitime d'un grand seigneur qui l'avait fait élever dans son palais au milieu du luxe le plus raffiné, il avait pu étudier de près l'égoïsme inconscient d'une aristocratie très cultivée, qui ne se rendait pas compte que noblesse oblige, qu'un peuple de serfs commis à sa tutelle n'était pas uniquement une matière à exploiter, mais encore un instrument de travail social qu'il fallait perfectionner et ennoblir pour le bien de la patrie et de l'humanité.

Témoin des souffrances de sa mère reléguée dans une aile de la grande maison seigneuriale; témoin de la situation misérable des serfs, due à l'incurie et au caprice des propriétaires, il éprouvait de vives sympathies pour les malheureux et les opprimés. Habitué au mépris que son père, voltairien impénitent, avait pour l'Eglise officielle, familiarisé d'ailleurs, grâce à la bibliothèque de son père, avec les auteurs du dix-huitième siècle, il avait été amené à considérer la religion comme une superstition propre seulement à enchaîner les esprits. Mis pendant ses années d'exil en contact direct avec les agents du pouvoir judiciaire, administratif et politique de son pays, il avait pu en mesurer la brutalité, l'ignorance et la corruption. Il comprenait de plus en plus que la révolution accomplie par Pierre-le Grand avait pu transporter en Russie l'ordre bureaucratique de l'Europe occidentale, qu'on avait pu y copier les codes suédois et allemands, les institutions de la Hollande municipale, mais qu'on avait négligé d'y introduire ce qui n'était pas écrit: les freins moraux du pouvoir, l'instinctive reconnaissance des droits de l'individu, des droits de la pensée et de la vérité. Il se pénétrait de plus en plus de l'idée que l'ivresse du pouvoir arbitraire animait toutes les classes de la

fameuse hiérarchie de quatorze degrés et que l'empereur Paul, loin d'être un maniaque isolé, était l'interprète parfait du pouvoir autocratique quand il disait qu'en Russie n'était quelqu'un que celui qui avait l'honneur de lui parler et encore seulement pendant le temps qu'il lui parlait.

Nature de lutteur peu faite pour le rôle de victime muette dont le martyr ne profite à personne, Herzen ne voulait pas être privé de la parole avant d'avoir parlé. Aussi, dès que son père fut mort, il s'empessa de réaliser la fortune considérable que celui-ci venait de lui léguer, afin de prendre son vol vers l'étranger. Ah! quel tressaillement de joie n'éprouvait-il pas à la pensée qu'il allait enfin voir la patrie de Hegel et de Feuerbach, celle de St-Simon, de Fourier et de Proudhon, dont les idées, dans les cercles d'étudiants, avaient fait le sujet de conversations et de discussions passionnées. Quelle ivresse il ressentit lorsqu'il passa la frontière et qu'il se trouva dans un autre monde où tout changeait comme par un coup de théâtre. Des collines, des routes sinueuses et bien entretenues au lieu de la plaine sans fin et de routes mal tracées. Partout de la propreté, de l'ordre et de la lumière. „Fruit, observe-t-il, d'une longue civilisation; car l'homme doit vivre longtemps avant d'aimer du linge propre et une chambre claire.“

Arrivé à Königsberg par une claire journée d'hiver, il se sent tout rajeuni, il lui semble que les personnes qu'il rencontre le regardent d'un air joyeux et franc. Mais il a beau admirer l'Allemagne, il ne reste pas ébloui. Sa mobilité de Slave ne tarde pas à lui faire découvrir des taches là où au premier abord il n'a vu que de la lumière. Disciple de Feuerbach, il se rappelle la parole du maître: „der Mensch ist, was er isst“. La cuisine allemande lui arrache une apostrophe furibonde. „Malédiction, s'écrie-t-il, sur les soupes à la cannelle et aux clous de girofle, malédiction sur les sauces fades comme les drames de Birch-Pfeiffer, sur les poules cuites au safran, sur les petites assiettes où, entre le second et le troisième plat, on vous présente des harengs aux confitures, du jambon aux pruneaux et des saucissons aux oranges!“ Et quand il se demande pourquoi les Allemands, si grands dans la poésie et dans la science, sont si lourds et si obtus dans la vie de tous les jours, pourquoi ils ont la

patience d'écouter Hengstenberg et consorts, pourquoi ils sont disposés aux scrofules, aux larmes et au romantisme, à l'amour platonique et au contentement bourgeois, pourquoi les Allemandes ne savent pas s'habiller et pourquoi elles ne peuvent exister que dans les régions éthérées ou dans les fumées de la cuisine, il ne trouve qu'une seule réponse: la cuisine allemande. La possibilité d'une vie confortable en Allemagne lui semble ne commencer que dans les provinces rhénanes soumises entre 1793 et 1814 à l'énergique influence de la cuisine française.

Le respect attendri que Herzen éprouve pour celle-ci ne l'empêche toutefois pas d'exercer sa verve caustique aux dépens des Français. Le nom de Paris s'unissant dans son esprit aux meilleures aspirations de l'homme moderne, il entre dans la grande capitale avec les battements de cœur et la timidité que les fidèles éprouvaient autrefois quand ils franchissaient les portes de Jérusalem ou de Rome. Et qu'y trouve-t-il? le Paris décrit dans les iambes de Barbier, dans les romans d'Eugène Sue et rien de plus. Quant aux Français, il affirme bien qu'il n'y a pas au monde de peuple qui ait fait plus d'exploits, qui ait versé plus de sang pour la liberté; mais il ajoute qu'il n'y a pas non plus de peuple qui la comprenne moins, qui cherche moins à la réaliser en fait, sur la place publique, au tribunal, à la maison; il reproche aux Français de se griser de paroles et de belles proclamations là où il faudrait s'appliquer à changer le cours même de l'existence. „La liberté de penser chez les Français, dit-il, est plutôt un noble caprice qu'un besoin réel. Après avoir perdu les neuf dixièmes de ce qu'ils ont acquis par le sang, ils recommencent au bout d'une quinzaine d'années à construire des barricades, ils jonchent les rues de cadavres et étonnent l'univers par leur héroïsme pour perdre de nouveau ce qu'ils ont conquis. Ce caractère d'adolescent étourdi a longtemps plu à l'Europe; maintenant que celle-ci s'est émancipée et qu'après la Révolution de 1830 les peuples ont relevé la tête, la sympathie générale commence à se retirer de la France, surtout depuis que la Révolution de Février a tant promis et si peu tenu. Encore une explosion pareille, et vous verrez les peuples de l'Europe se détourner de la France et la laisser se déchirer à son aise, sans honorer de leur intérêt ni de leur admiration.“

Surpris, affligé, effrayé par la réaction qui suit la Révolution de 1848, Herzen pense qu'il ne lui reste plus qu'à s'embarquer pour l'Amérique. Il se rappelle les vers de Goethe :

Dich stört nicht im Innern
Zu lebendiger Zeit
Unnützes Erinnern
Und vergeblicher Streit.

Mais il se ravise, et il ira se fixer pour quelques années à Londres.

Après avoir pratiqué les Allemands, les Français et les Anglais, Herzen arrive à la conviction que le Russe émancipé est l'homme le plus indépendant de l'Europe. Qu'est-ce qui pourrait l'arrêter ? serait-ce le respect pour le passé de sa patrie ? mais l'histoire de la Russie depuis Pierre-le-Grand est une négation absolue de la nationalité et de la tradition. — Quant à votre passé à vous, Occidentaux, il nous sert d'instruction, mais nous ne nous considérons nullement comme exécuteurs testamentaires de votre histoire. Vos doutes, nous les acceptons ; votre foi ne nous émeut pas. Vos haines, nous les partageons ; votre attachement pour l'héritage de vos ancêtres, nous ne le comprenons pas ; nous sommes trop opprimés, trop malheureux pour nous contenter d'une demi-liberté. Vous avez des ménagements à garder, des scrupules vous retiennent ; nous autres Russes, nous n'avons ni ménagements ni scrupules. Nous sommes indépendants, car nous ne possédons rien ; nous n'avons presque rien à aimer ; il y a de l'amertume, de l'offense dans chacun de nos souvenirs. La civilisation, la science, on nous les a tendues au bout du knout.“

En réfléchissant sur le mouvement de 1848, Herzen arrive à la conclusion que le fiasco de la Révolution de Février a fourni au monde la preuve évidente qu'il est inutile de vouloir réparer l'édifice social du passé, qu'il faut le laisser tomber en ruines et, après avoir déblayé la place, élever une nouvelle habitation où l'humanité serait plus heureuse que dans l'ancienne. La place du nouvel établissement serait fourni par le communisme agraire du „Mir“ russe sous une forme corrigée et perfectionnée par les expériences et les idées du socialisme moderne.

Homme d'action qu'il est, Herzen se met aussitôt à l'œuvre. Il fonde en 1854 la „libre imprimerie russe“ ; l'année suivante, il lance le périodique „l'Etoile polaire“ et „la Cloché“, journal qui devait compromettre l'existence de l'absolutisme russe bien plus efficacement que la prise de Sébastopol. De 1856 à 1862, la Cloche remue la conscience publique de la Russie avec une puissance dont il n'y a pas d'exemple dans l'histoire de la presse. Pour se faire une idée de l'effet que devait produire la Cloche sur un public peu habitué aux accents d'un langage indépendant, qu'on lise la lettre par laquelle Herzen salue l'avènement d'Alexandre II :

„Sire, Votre règne commence sous un horoscope étonnamment heureux. Vos mains sont restées pures de sang, aucun crime ne pèse sur Votre conscience. La nouvelle de la mort de Votre père ne Vous a pas été apportée par ses meurtriers. Pour monter sur le trône, Vous n'avez pas eu besoin de marcher dans le sang de Votre peuple. Pour annoncer Votre avènement au trône, vous n'avez pas eu besoin de notifier des peines de mort. Un pareil commencement de règne est rare dans les annales de Votre maison.“

Après un passage plein de chaleur communicative qui montre avec quelles espérances enthousiastes le peuple russe a salué l'avènement d'Alexandre II, Herzen poursuit son allocution par la saisissante péroraison que voici :

„Du haut des nuées d'encens qui Vous enveloppent, Vous Vous étonnerez peut-être de mon audace, peut-être même aurez-Vous un sourire de dédain pour le grain de sable détaché des septante millions de grains de sable qui forment le piédestal de granit de Votre Grandeur. Mais Vous ferez mieux de ne pas rire. Mes paroles ne font que vous signaler ce qui se cache sous le silence qui règne chez nous. Et c'est ce silence même qui m'a engagé à ériger sur une terre libre la première tribune russe, destinée à révéler la pensée latente de notre peuple. Songez que quelques gouttes d'eau qui ne trouvent pas d'issue peuvent suffire pour creuser et percer même une dalle de granit. — Si ces luges devaient tomber sous Vos yeux, je Vous prierais, Sire, de bien vouloir les lire sans dépit, sans témoin et ensuite les prendre en sérieuse considération. Entendre la voix

d'un Russe indépendant est une occurrence qui ne se présentera à Vous que bien rarement.“

Cette lettre directement adressée à l'Empereur indique l'esprit qui règne dans la Cloche durant les premières années de son existence. Herzen tenait avant tout à sauver les victimes de l'arbitraire, à faire sentir l'urgente nécessité d'abolir le servage et les abus d'une administration corrompue et tracassière. A cet effet, il brandissait le fouet de la satire avec une vigueur qui ne faiblissait devant aucune autorité.

„Vous parlez de la corruption bureaucratique de l'Autriche, s'écriait-il à l'occasion du suicide de Bruck, parce qu'un ministre des finances, convaincu d'avoir fraudé le fisc, s'y est coupé la gorge. Sainte morale autrichienne! quand serons-nous à la hauteur de ton rigorisme? chez nous, au pis aller, cet homme aurait été promu au Conseil de l'Empire.“

Après la guerre de Crimée jusqu'à la fin des travaux occasionnés par la grande question de l'émancipation du servage, Herzen déploya une activité extraordinaire. Non seulement il rédigeait la presque totalité des articles de l'Etoile polaire et de la Cloche, mais il trouvait encore le temps d'éditer et de commenter le code du Stoglov, de réhabiliter en une œuvre magistrale les révoltés de 1825, de publier et de commenter les Mémoires de l'Impératrice Catherine, les Mémoires de la princesse Dachkov et les Mémoires de Lophonine, ce grand seigneur du dix-huitième siècle qui cent ans avant Tolstoï avait pratiqué et promulgué l'Evangile de la pauvreté volontaire et de la justice sociale.

L'activité de Herzen eut un succès phénoménal. Chacune de ses publications fut l'occasion de transports enthousiastes et d'une propagande qui répandait ses idées jusque dans les régions les plus reculées de l'Empire. Faut-il s'étonner que l'influence presque dictatoriale qu'il exerçait sur la Russie intellectuelle, jointe aux suggestions des réfugiés politiques de tous les pays qu'il accueillait dans sa maison hospitalière de Londres, aient fini par obscurcir son jugement et lui faire croire que lui seul était capable d'indiquer à la Russie la route qu'elle devait suivre? Son prestige baissa rapidement à partir du moment où il eut l'idée de défendre les émeutes de paysans, de fomenter le soulèvement des Vieux-Croyants et de soutenir l'insurrection polonaise de

1862. Le déclin de sa popularité profita à Katkov qui opposait dans la Gazette de Moscou le fanatisme nationaliste aux généreuses chimères de Herzen, lequel rêvait d'une république russe et d'une fédération des nations européennes organisées suivant les idées de Saint-Simon, de Fourier et de Proudhon.

En face du nationalisme triomphant et du nihilisme irrespectueux de toute tradition, Herzen comprit qu'il avait fait fausse route. Dans ses „Lettres“ à un ancien ami publiées l'année avant sa mort, il en convient avec une franchise qui fait honneur à son intelligence et à son courage :

„Un jour, raconte-t-il comme témoin de la Révolution de 1848, un jour, entouré de cadavres, de maisons détruites par des boulets, et écoutant comment on fusillait des prisonniers, j'appelai de tout mon cœur et de toute mon intelligence les forces sauvages à la vengeance, à la destruction du vieux monde criminel, sans trop songer à ce qui viendrait après. Depuis, vingt ans se sont écoulés; un long et pénible intervalle a donné le temps aux passions de se calmer, aux pensées de s'approfondir; il a donné le loisir nécessaire pour la réflexion et l'observation. Ni toi, ni moi, nous n'avons trahi nos convictions, mais nous nous rapportons différemment à la question. Tu te lances en avant comme autrefois, avec la passion de la destruction, que tu prends pour une passion créatrice, tu brises les obstacles, tu ne respectes l'histoire que dans l'avenir. Moi, je n'ai point de foi dans les anciennes voies révolutionnaires et je tâche de comprendre *la marche de l'homme dans le passé et dans le présent* pour savoir comment marcher avec lui, sans rester en arrière et sans m'entraîner si loin que les hommes ne me suivraient pas, ne pourraient pas me suivre.“

S'arrachant aux néfastes suggestions des fanatiques qui avaient compromis son œuvre libératrice, Herzen veut désormais suivre la voix de la raison et de l'expérience. Il comprend que la violence ne vaut que pour détruire, que l'évolution doit se substituer à la révolution, que la société de l'avenir ne sera ni une Sparte, ni un couvent de Bénédictins, ni un phalanstère, ni un ennuyeux atelier. Si la socialisation des trésors intellectuels et moraux accumulés par le passé lui paraît de plus en plus désirable, il

entend qu'elle ne doit avoir lieu que pour augmenter la valeur de l'individu.

L'Etat, l'Eglise, la famille et la propriété, dont il avait nié l'utilité, il les appelle maintenant les formes éducatrices de l'humanité. L'Etat et la famille sont désormais à ses yeux des institutions bienfaisantes qui commencent par l'assujettissement et finissent par l'affranchissement de l'individu; le régime des classes sociales, un résultat de la division du travail sortie elle-même de la monotonie animale; le Christianisme, une doctrine prêchée par des apôtres [de vie pure et sévère: la propriété est le résultat d'un instinct indéracinable mais perfectible; la transmission par héritage, un gage d'amour auquel l'humanité supérieure renoncera difficilement.

Aux fanatiques, il riposte: „Ne crois pas! est tout aussi autoritaire et aussi absurde que de dire: crois!“

Aux iconoclastes qui ne s'arrêtent devant aucune tradition et dont le zèle va jusqu'à la persécution de la science et de l'art, il répond que les sauvages injonctions de fermer les livres, d'abandonner les sciences et d'aller à un combat absurde de destruction, appartiennent à la démagogie la plus effrénée et la plus nuisible, que les grandes révolutions ne se font pas par le déchaînement des mauvaises passions. Il va jusqu'à dire: „Je ne crois pas au sérieux de gens qui préfèrent la démolition et la force grossière au développement et aux compromis. La bonne prédication s'adresse indifféremment aux ouvriers et aux maîtres, à l'agriculteur et à l'homme des villes. Les Apôtres nous sont nécessaires avant les sapeurs de la destruction, et il nous faut des Apôtres prêchant non seulement à leurs correligionnaires mais encore à leurs adversaires, auxquels il s'agit d'ouvrir les yeux et non pas de les leur arracher.“

Sages et courageuses paroles, empruntées aux dernières pages de l'œuvre intitulée „de l'Autre Rive“, œuvre dans laquelle Herzen reconnaissait lui-même la plus complète expression de sa philosophie sociale. Elles valent la peine d'être rappelées au moment où l'on fête le centenaire d'un des révolutionnaires les plus intéressants et les plus désintéressés qui aient jamais vécu.

LAUSANNE

A. MAURER

